

LE JOUR, 1947
23 Octobre 1947

COLERES ET RUPTURES

On préfèrerait ne pas commenter la rupture des relations diplomatiques entre de grands pays de l'Amérique latine et l'URSS. Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'on en a entendu la nouvelle, et que les Etats-Unis avaient pris en mains les intérêts du Brésil à Moscou.

Moins de trois ans nous séparent des jours sombres où par le fait de la guerre, ces choses étaient courantes et familières. Mais l'immixtion persistante de certaines nations dans les affaires des autres menace de nouveau le monde d'un malheur. Les armes de la pensée, de l'intelligence, de la propagande, sont plus redoutables encore que celles que les arsenaux accumulent.

Les gouvernements qui représentent les principes politiques directeurs de notre époque veulent se faire à tout prix des adeptes sur les points sensibles de la planète. C'est l'origine du drame. Ils y arrivent plus ou moins selon que chez eux ils pratiquent la liberté ou ils la suppriment. C'est ainsi qu'en France par exemple, il y a un grand parti communiste (tandis qu'en URSS même, on ne sait pas exactement ce qu'il y a).

On dit (et on croit) des communistes de partout, qu'ils obéissent aveuglément à Moscou. Et de telle façon qu'une Internationale, avouée ou occulte, au-dessus de nationalités, finit par menacer les pays les plus divers. C'est pour des raisons de cet ordre que le Chili a rompu ses relations diplomatiques avec l'URSS, et c'est parce que la presse russe (nécessairement officielle) a attaqué violemment le gouvernement du Brésil que le Brésil a retiré son représentant.

Il y a déjà assez d'évènements désagréables, en cours, un peu partout, pour ne pas aggraver le sens et la portée des ruptures survenues entre l'URSS et l'Amérique latine. Ici nous déplorons ce qui arrive comme il faut déplorer les manifestations, devenues si fréquentes, de la mésentente et de la mauvaise humeur des nations.

Mais il se peut encore que, du malaise chaque jour plus sensible, de la tension croissante, une détente sorte qui soit d'une autre valeur que la détente de Munich, dont le souvenir sinistre plane sur deux ou trois générations.

Certes, les hommes qui sont à la tête des quatre ou cinq plus grandes nations ne sont pas fous. Ce sont les circonstances qui sont folles.

Ce qu'il faut toujours craindre, c'est que les hommes soient dépassés par les circonstances comme, tout le long de l'histoire, il est arrivé si souvent.